

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1921

THÈSE

No
368

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

L'Alcoolisme chez la Femme
en Basse-Normandie

PAR

Georges MOISSY

Président : MONSIEUR LE PROFESSEUR BEZANÇON

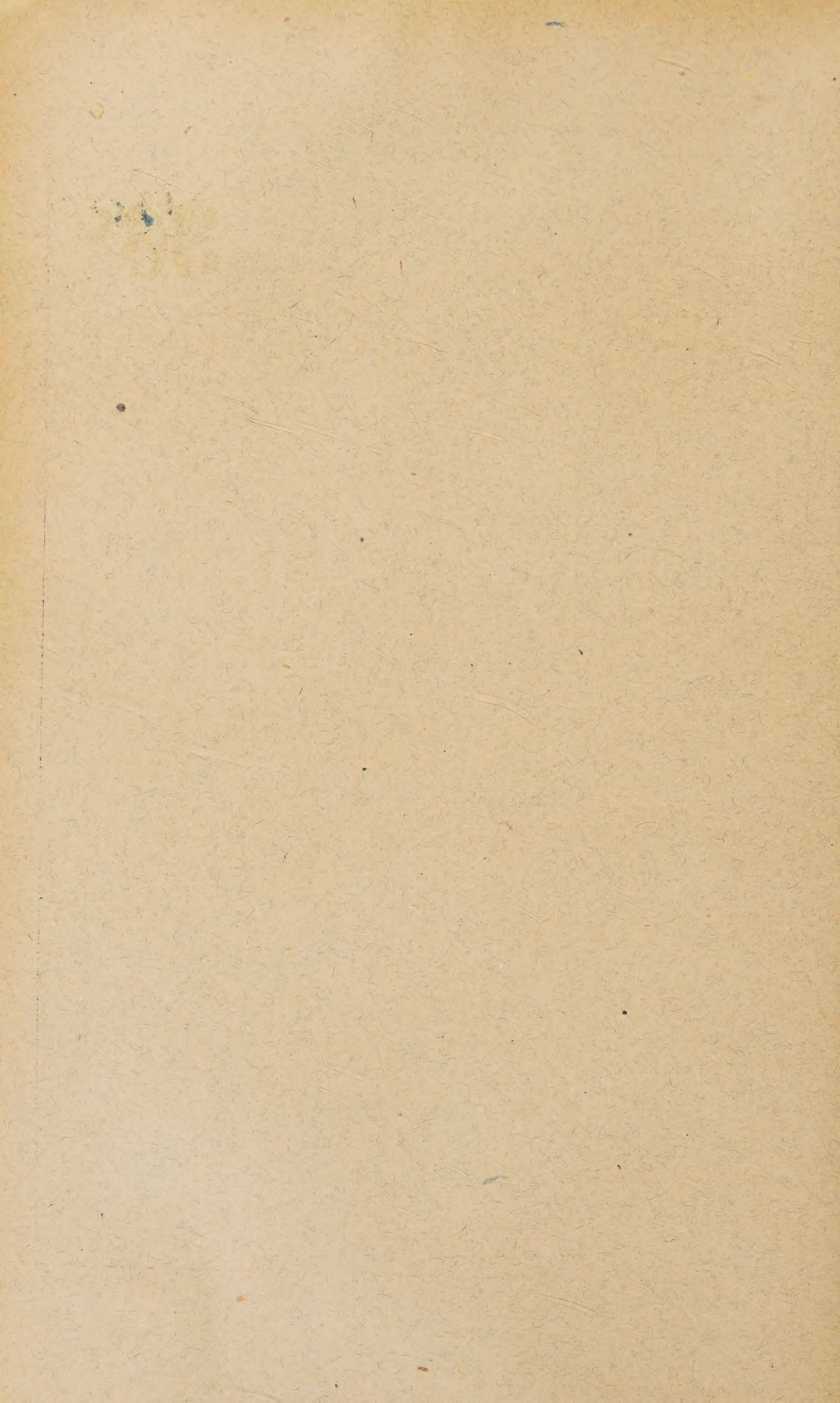
OLLIER-HENRY

IMPRIMERIE DES THÈSES DE MÉDECINE

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26

PARIS (VI^e Arr.)

1921



368

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1921

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

L'Alcoolisme chez la Femme
en Basse-Normandie

PAR

Georges MOISSY



Président : MONSIEUR LE PROFESSEUR BEZANÇON

OLLIER-HENRY

IMPRIMERIE DES THÈSES DE MÉDECINE

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26

PARIS (VI^e Arr.)

1921

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.	M. G.-H. ROGER.
Professeurs.	MM.
Anatomie	NICOLAS
Anatomie médico-chirurgicale	CUN O
Physiologie	CH. RICHTER
Physique médicale	ANDRÉ BROCA.
Chimie organique et Chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	BESANCON
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BRUMPT
Pathologie et Thérapeutique générales	MARCEL LABBÉ
Pathologie médicale	N.
Pathologie chirurgicale	N.
Anatomie pathologique	LETULLE
Histologie	PRENANT
Opérations et appareils	DUVAL
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET.
Thérapeutique	CARNOT
Hygiène	BERNARD
Médecine légale	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MEN TRIER
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER
	ACHARD
Clinique médicale	WIDAL.
	GILBERT
	CHAUFFARD
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	DUPRE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux	PIERRE MARIE.
Clinique des maladies contagieuses	TEISSIER
	DELBET
Clinique chirurgicale	LEJARS.
	HARTMANN
	GOSSET
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	LEGUEU
	BAR
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	BRINDEAU
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE
Clinique chirurgicale infantile	AUGUSTE BROCA
Clinique thérapeutique	Vaquez
Clinique de la Tenfance	SEBILEAU

Agrégés en exercice

MM.			
ABRAMI	DUVOIR	L'ANGLOIS	PHILIBERT
ALGLAVE	FIESSINGER	LARDENNOIS	RATHERY
BASSET	GARNIER	LE LORIER	RETTERRER
BAULOUIN	GOUGEROT	LEMIERRE	RIBIERRE
BLANCHETIÈRE	GREGOIRE	LEQUEUX	RICHAUD
BRANCA	GUENIOT	LEREBOUILLER	ROUSSY
CAMUS	GUILLEMIN	LERI	ROUVIERE
CHAMPY	GUILLEMINOT	LEVY-SOIAL	SCHWARTZ (Anselme)
CHEVASSU	HEITZ-BOYER	MATHIEU	TANON
CHIRAY	JOYEUX	METZGER	TERRIEN
CLERC	LABBE HENRI	MOCQUOT	TIFFENEAU
DEBRE	LAINEL-LAVAS	MULON	VILLARET
DESMAREST	TINE.	OKINCZYC	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

A MA CHÈRE GRAND'MÈRE

A MES PARENTS

Témoignage de profonde affection.



A MONSIEUR LE PROFESSEUR BEZANÇON

*qui a bien voulu me faire l'honneur
d'accepter la présidence de
cette thèse.*

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX

AVANT-PROPOS

J'ai été amené à choisir comme sujet de ma thèse de doctorat : l'alcoolisme chez la femme, tel qu'on l'observe actuellement en Basse-Normandie pour divers motifs : Le premier par ordre d'importance est que ce fléau y sévit dans le monde féminin presque autant que chez l'homme, et qu'en ma qualité de Bas-Normand de vieille souche, aimant fermement ma petite patrie, je souffre de voir ce fléau y exercer ses ravages chaque jour davantage, et ce serait un vif plaisir pour moi que de contribuer à l'enrayer dans la mesure de mes faibles moyens.

C'est la raison principale pour laquelle je viens répéter après d'autres que le mal existe et qu'il est temps de s'en occuper.

Une autre raison c'est que j'ai pu avoir une documentation précise sur la question, non par moi-même, mais par mon père qui, fils et petit-fils et parent de bouilleurs de cru exerce la médecine avec un grand dévouement depuis près de trente ans dans ce pays de

Basse-Normandie qu'il n'a jamais quitté, et aussi par quelques autres médecins de sa génération.

Depuis ma plus tendre enfance j'ai entendu agiter cette question autour de moi et je m'y suis intéressé à mon tour.

PLAN GÉNÉRAL

Après quelques considérations générales sur l'étendue de l'alcoolisme féminin dans nos campagnes, et sur ses conséquences familiales et sociales, nous rechercherons les causes qui ont favorisé une progression aussi rapide de l'alcoolisme en Basse-Normandie, et, après avoir donné quelques aperçus sur le diagnostic pratique, et la conduite à tenir du médecin en face d'un, et surtout d'une alcoolique, nous terminerons ce rapide exposé par un ensemble de considérations sur les mesures prophylactiques à opposer contre le développement d'un pareil fléau.

Importance actuelle de l'alcoolisme, chez la femme, en Basse-Normandie

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je dirai quelques mots sur son histoire et sa fréquence.

L'alcoolisme chez la femme, dans notre pays est de date toute récente : les gens de la génération précédant la mienne l'ont vu naître et se développer.

Certes, l'éthylisme de l'homme remonte à loin. De tout temps il y a eu des dipsomanes s'enivrant à tout propos et aboutissant rapidement à l'intoxication chronique. Et même je dirai, d'après les témoignages des anciens que j'ai connus, qu'il y a un demi siècle, dans notre pays, terre toujours privilégiée de l'alcool, on rencontrait sur les chemins beaucoup plus fréquemment des hommes ivres que l'on n'en rencontre à l'heure actuelle.

Mais ivresse accidentelle, survenant de temps à autre ne veut pas dire forcément alcoolisme. Et, fait, l'éthylisme vrai à cette époque était fort rare. Chez la femme alors disons de suite qu'il n'existait point.

Il y avait bien, de ci, de là, des personnes perdues de réputation, tant dans nos petites villes que dans nos campagnes, qui ne cherchaient qu'à se livrer à la boisson, mais d'ordinaire elles étaient sans ressources, ce qui était d'ailleurs pour elles un excellent préservatif. Le nombre en était restreint et quelques-unes seulement d'entre elles parvenaient à la véritable intoxication chronique.

La femme d'alors, on peut le dire, était sobre, et, sans être un modèle de distinction, était respectée et honorée à son foyer.

Mais malheureusement en Basse-Normandie une coutume s'est introduite il y a une cinquantaine d'années, et peut-être un peu davantage, qui s'est vite généralisée, c'est celle du bouillage du cidre. On a ainsi fabriqué des quantités d'eau-de-vie dont la vente est devenue difficile et s'est effectuée à bas prix par suite de l'abondance de

l'offre : d'où la constitution de stocks importants qui ont incité à tentation.

C'est là, on peut le dire, la principale cause du péril qui nous occupe.

Le mal a gagné l'homme. La femme a longtemps résisté, mais elle a cédé à l'ambiance : oh, très lentement et difficilement au début, mais peu à peu, insensiblement, l'habitude s'est prise et s'est transformée en besoin. Celles qui avaient cédé les premières ont incité les voisines à faire de même et ainsi de proche en proche le mal s'est étendu.

Et aujourd'hui, c'est-à-dire 50 ans plus tard, où en sommes-nous ? Le mal est grand ; nombre de femmes, de mères de famille, ayant reçu une éducation convenable, qui dans leur intérieur et dans leur entourage devraient, à l'instar de leur mère et de leur grand-mère, être des personnes d'exemple, nombre de celles-là, dis-je, se sont déjà perdues par l'alcool ou sont en voie d'y arriver.

Qu'on veuille croire qu'en cela je n'exagère rien ; l'alcoolisme est certainement à l'heure actuelle fort répandu dans le monde féminin de nos villes et de nos campagnes. Le témoignage des praticiens qui exercent depuis 20 à 30 ans dans la région est là pour l'affirmer.

Evidemment toutes les classes sociales n'y paient pas le même tribut. Certaines professions sont plus ou moins touchées. Par ordre de décroissance on peut citer : les femmes se livrant au commerce des liquides, telles qu'épicières, tenancières de débit, c'est-à-dire celles chez

qui la tentation de boire est la plus immédiate ; ensuite, les paysannes, puis, mais en suivant les précédentes d'assez loin, les salariées. Les classes sociales plus relevées, telles que les bourgeoises, sont beaucoup moins atteintes.

Quelle proportion le nombre des femmes entachées d'alcoolisme d'une façon notoire représente-t-il approximativement ? Evidemment il est presque impossible de le savoir d'une façon précise. Dans les villes, en particulier, on ne saurait fixer de chiffre. Dans les campagnes, où tout le monde se connaît, c'est moins difficile.

La moyenne de la population de nos communes rurales peut être évaluée à 500 habitants environ, ce qui, avec notre faible natalité, peut représenter environ 120 feux, ou autrement dit 120 familles en tenant compte des célibataires, hommes ou femmes, maîtres de maison.

Eh bien, je crois qu'en moyenne on peut citer dans chaque commune 4 ou 5 buveuses très notoires, c'est-à-dire alcooliques indiscutables et invétérées. Mais, en plus, combien d'autres sont douteuses ? et combien de débutantes chez qui l'habitude est prise et sera toujours gardée ! Sur ces 4 ou 5 femmes notoirement alcooliques auxquelles on peut d'ordinaire assigner un âge d'au moins 30 ans, les 3/4 sont mères de familles ; il en est de même des douteuses et des débutantes. On devine la répercussion de ce vice dans les ménages et dans la manière d'élever les enfants.

Par ce rapide aperçu, émanant d'hommes bien informés, on voit l'étendue du mal. Mais pour l'apprécier de

façon exacte il ne faut pas seulement l'envisager tel qu'il se présente à l'heure actuelle, mais ne pas oublier qu'il fait tâche d'huile, qu'il augmente de façon progressive, et que l'on continue à ne rien faire pour l'enrayer.

Conséquences de l'alcoolisme féminin au point de vue familial et social

La famille étant la base constitutive de la société, cette société vaudra évidemment ce que vaudra l'ensemble de ces familles, et comme la femme y a d'ordinaire un rôle prépondérant il est intéressant de rechercher et de doser pour ainsi dire, le trouble et la désorganisation qu'elle y apporte par le fait de son intoxication et les répercussions qui en résultent dans l'économie sociale.

Je ne m'occuperai pas de la femme complètement perdue de boisson, dont la volonté comme les forces physiques sont annihilées, qui n'est plus capable d'un travail productif quelconque et qui ne vit plus que pour l'alcool devenu son unique soutien. Celle-là, je la tiens comme hors de cause.

Je ne m'occuperai que de celle qui est encore capable d'activité, qui remplit encore sa tâche, qui la remplit mal, mais la remplit cependant. Voyons ce qu'elle

est comme épouse et maîtresse de maison, et ensuite comme mère de famille.

Cette femme, lasse et sans vigueur physique, administre mal sa maison, elle a moins de soin et d'activité, Pour suffire à son travail elle éprouve le besoin de se « remonter » fréquemment avec sa boisson favorite qui, au surplus, lui flatte le goût. Son travail a subi une très appréciable diminution, tant en quantité qu'en qualité, l'alcool atteignant les forces intellectuelles tout comme les autres. Il en résulte que la maison est mal tenue, mal administrée.

Le caractère, lui aussi, est changé ; la buveuse est d'humeur changeante et difficile. Tous les défauts qu'elle peut avoir et qui se trouvaient contenus à l'état normal deviennent apparents et s'aggravent : « In vino veritas ». La langue s'est déliée et est devenue prompte au mensonge, à la calomnie et à l'insulte, d'où difficultés incessantes et querelles dans le ménage et avec l'entourage. Si du côté adverse il n'y a pas une large part de concession, ce peut être la brouille et même la dislocation complète du ménage.

En tant que mère de famille, comment se comporte la femme intempérante ? Supposons-la toujours au même degré d'intoxication et prenons la famille à son premier début, c'est-à-dire lors de la conception.

La femme qui est légèrement et même moyennement éthylysée conçoit, comme toute autre, peut-être même davantage, parce que moins prévoyante, et, pour le médecin, jusque-là rien n'attire spécialement son attention.

A un degré de plus, la conception continuera à se produire, mais la grossesse au lieu d'aller à terme se terminera très souvent par un avortement. Or nombreuses sont les mères de famille dans notre pays qui ne conduisent pas leur grossesse à terme pour cette unique cause.

A ce propos, je relaterai l'observation suivante que je tiens de mon père :

Une paysanne intelligente, d'une situation aisée et d'une éducation moyenne dans sa condition se marie vers son âge de 20 ans avec un jeune voisin, cultivateur comme elle, et, lui aussi, d'une bonne famille. Ils ont dans les premières années de leur union deux enfants qui naissent dans de bonnes conditions et se développent normalement, puis surviennent de nombreux avortements successifs qui se font en dehors de l'intervention du médecin, et sans complications. Au bout de 3 ou 4 de ces avortements, mon père est consulté afin d'en connaître les causes et d'y remédier si possible. Un examen des organes pelviens ne révèle rien d'anormal. En présence de la négativité de cet examen et de l'absence d'autres causes générales d'avortement, l'interrogatoire est dirigé dans le sens de l'éthylisme, mais il s'aperçoit bien vite qu'il faut glisser sans insister : ce ne sont qu'énergiques et trop énergiques dénégations. Il devient manifeste qu'on se trouve sur un terrain brûlant.

L'examen du foie relève un organe gros, dépassant de quelques centimètres les fausses côtes, et très sensible à la pression. Pas de doute à avoir. Un régime approprié est prescrit en prenant toutes précautions d'usage.

Inutile de dire qu'il n'en fut nullement tenu compte et les avortements continuèrent comme par le passé. Ils ont été au nombre d'une dizaine.

Quelques années plus tard cette femme ayant continué d'assouvir sa passion, a fait une crise de folie alcoolique pour laquelle on a dû l'interner quelques mois au bout desquels elle est revenue guérie. Un peu plus d'un an après, elle faisait un nouvel avortement d'environ 5 mois. Depuis, elle a été perdue de vue.

Une autre femme boit d'énormes quantités de cidre, une dizaine de litres par jour, un litre de gros vin et de l'eau-de-vie quand elle peut s'en procurer, cela depuis plusieurs années. Elle porte une face rougeaude et bouffie, indice d'une intoxication déjà avancée. Elle a eu une unique enfant qui a actuellement 17 ans, et depuis, diverses grossesses dont j'ignore exactement le nombre, mais qui toutes se sont terminées par des avortements. Chez elle également on n'avait trouvé aucune autre cause, locale ou générale, à ces avortements, en dehors de cet ethylisme notoire.

Ces 2 observations que l'on pourrait faire suivre d'une suite d'autres, prouvent que l'alcool tue dans l'œuf quantité d'enfants. C'est un facteur de diminution de la natalité, qui pourtant est loin d'être brillante dans nos pays normands.

Si la femme moins intoxiquée que les précédentes mène ses grossesses jusqu'à terme, le résultat est-il au moins vraiment satisfaisant ?

C'est discutable. Les enfants naissent d'ordinaire petits, chétifs, demandant souvent bien plus de soins que la mère n'est capable de leur en donner. D'abord cette mère est médiocre ou mauvaise nourrice, et le nouveau-né, mal tenu, mal soigné, devient trop souvent la proie de quelque maladie qui l'emporte dans

les premiers mois de la vie. Dépasse-t-il la première enfance, on le voit alors les joues pâles, amaigri, de petite taille ; c'est un prédisposé au rachitisme et à la bacillose.

Notons que les mères qui sont dans cette situation ont pris l'habitude, surtout par paresse, de servir à leurs enfants avant leur départ pour la classe un déjeuner de café additionné souvent d'eau-de-vie, au lieu de ces soupes excellentes et substantielles qui ont si longtemps constitué le premier repas de tant de belles générations.

Ce n'est pas encore tout. La mère de famille alcoolique donne à ses enfants de regrettables exemples et leur fait contracter de funestes habitudes de boisson. Il est digne de remarquer à ce propos que les fils d'une mère alcoolique, si le père est sobre, sont généralement sobres eux aussi, alors que les filles, en contact plus intime et plus prolongé avec leur mère contractent facilement des habitudes de boisson si elles passent leur jeunesse à la maison. Chez ces jeunes filles, le défaut reste longtemps inconnu, et, comme l'éthylisme chez la femme, même à l'heure actuelle, est encore mal considéré, elles emploient toute leur intelligence et leur astuce féminine à détourner les soupçons qui pourraient naître ; il est vrai que tôt ou tard la vérité arrive presque toujours à se faire jour.

Il n'est donc pas exagéré de dire que l'alcoolisme féminin, étant donné sa répercussion sur la descendance et les mauvais exemples qu'il crée pour les en-

fants, est un vrai fléau pour la famille et la société. Napoléon disait : « C'est à ma mère que je dois ma fortune et tout ce que j'ai fait de bien. Je n'hésite pas à dire que l'avenir d'un enfant dépend de sa mère ».

Paroles profondément justes. En en prenant le contre-pied, on peut dire avec autant de vérité que ce que peut la femme pour le bien vis-à-vis de ses enfants, elle le peut aussi pour le mal : le fait est frappant en ce qui concerne le sujet qui nous occupe.

Un autre résultat de l'alcoolisme féminin est trop souvent la mise des enfants à la charge des bureaux de bienfaisance et en général des charités tant publiques que privées : je tiens en effet de mon père que la moitié de ses billets d'Assistance Médicale proviennent de familles où sévit l'alcoolisme. Il est probable que sans cette circonstance beaucoup de ces familles seraient en mesure de se suffire à elles-mêmes.

Et ce fléau envahit notre Basse-Normandie dans une période où, faute de natalité, on perd entre 2 recensements une fraction très appréciable de population, et où en voie de conséquence on a un grand besoin de bras solides et de cerveaux organisés.

Quelques-un, se fiant aux apparences, diront : « Mais l'alcool est à respecter, c'est un des gros revenus de l'Etat ». Evidemment l'alcool serait au point de vue fiscal très intéressant s'il n'était pas toxique. Il rapportait avant la guerre une moyenne de 500 millions, et aujourd'hui avec les restrictions imposées aux bouilleurs de cru et l'énorme majoration d'impôts dont on l'a chargé,

le rendement d'autrefois doit être largement dépassé. C'est là le côté favorable, mettons en regard ce qu'il coûte :

1° Temps perdu passé à boire.

2° Temps perdu résultat des indispositions, conséquence de la boisson.

3° Affaiblissement général, d'où moins bon rendement dans le travail.

4° Accidents et maladies plus fréquentes.

5° Vieillesse prématurée.

6° Supplément de charges fiscales à supporter par l'Etat, les départements et les communes et aussi par les particuliers pour soins et nourriture des enfants, pour hospitalisations, etc.

En ce qui concerne particulièrement les femmes :

7° Diminution de la natalité.

8° Morbidité d'abord, et ensuite mortalité infantile accrue.

En faisant, suivant une expression commerciale, la balance des recettes et des dépenses, on peut affirmer d'une façon certaine que l'alcool coûte cher à l'Etat, du moins dans notre région.

Pourquoi et comment s'alcoolise-t-on en Basse-Normandie

C'est un fait bien connu que la consommation d'alcool par tête d'habitant est plus grande dans les

régions du Nord que dans celles du Centre, et surtout du Midi. Question de climat dira-t-on. Il semblerait que pour lutter contre les intempéries on se sentirait le besoin d'avoir recours à l'excellent combustible qu'est l'alcool. On pourrait alors objecter que dans les départements de l'Est où la température hivernale est autrement rigoureuse que dans les régions baignées par les mers de la Manche et du Nord il devrait s'en absorber davantage. Les statistiques affirment le contraire.

Il faut donc chercher la cause ailleurs, or, à notre avis, cette cause ou du moins la principale est de nature économique.

Le normand considéré actuellement par les statistiques comme étant avec le breton le consommateur d'alcool par excellence ne serait vraisemblablement pas plus dipsomane qu'un autre s'il n'avait pas le pommier à cidre et l'eau-de-vie de cidre ; et à ce propos, ce qui l'a perdu, c'est surtout le privilège des bouilleurs de cru.

Pendant le second Empire la culture du pommier s'était notablement étendue, et cette extension continua pendant les années qui suivirent à cause de la destruction des vignobles par le phyloxera. Le paysan s'était dit : moins de vignes, il faudra remplacer le vin manquant par du cidre. La production de ce dernier s'était considérablement accrue, et les débouchés, contrairement à l'attente, ne s'étaient pas développés dans les mêmes proportions, d'autant plus que, les vignobles se reconstituant, le vin avait peu à peu repris sa place.

Le cidre, produit en trop grande quantité, resta invendu bloqué dans les caves. Le producteur pour en tirer parti et aussi dans le but de libérer ses fûts pour une vendange nouvelle se vit forcé de le distiller. L'eau-de-vie ainsi produite en trop grande quantité, se vendant difficilement et à bas prix, il se trouva que les caves en furent remplies.

C'était là, on en conviendra, une forte tentation. On s'est mis à en boire de façon progressive.

Simultanément l'usage du café, principal véhicule de l'eau-de-vie, s'était partout répandu, et en quelque sorte démocratisé. Les deux liquides n'allant pas l'un sans l'autre, celui-ci avait favorisé l'absorption de celui-là, et inversement.

Tout d'abord, ce fut l'homme seul qui s'y porta résolument. La femme, pour des raisons diverses, se montra longtemps réfractaire ; elle n'arrivait pas à s'accommoder de ces fortes eaux-de-vie titrant de 55 à 60°. Avec le temps elle arriva à tourner la difficulté. En les édulcorant avec du sucre, et en y faisant macérer diverses plantes aromatiques bien connues dans la région, on en fit de bonnes et séduisantes liqueurs. Dès lors, la femme était entrée dans l'engrenage, et, l'ambiance masculine aidant, elle allait faire de rapides progrès dans cette voie.

Dans toutes fermes, petites ou grandes, il existe des stocks, ou, tout au moins, des réserves qui se chiffrent souvent par hectolitres, et cela, au vu et au su de tout le monde, alors le maître et la maîtresse de maison ne

peuvent se dispenser d'en distribuer généreusement au personnel de la ferme, tant hommes que femmes. C'est depuis longtemps une habitude prise. Y a-t-il un travail supplémentaire à exécuter ? Vite, c'est le café avec l'inévitable ration d'eau-de-vie. Et souvent, cela, dans nombre de maisons, se renouvelle plusieurs fois par jour.

Les maîtres de la maison voulussent-ils ne pas sacrifier à l'usage, bien vite ils se trouveraient contraints de se remettre à la coutume générale. En ces temps de main-d'œuvre difficile et rare, par conséquent exigeante, le café avec l'eau-de-vie, et le cidre à tout instant et ad libitum sont d'obligation.

Le personnel féminin est devenu sous ce rapport plus exigeant que l'autre. Pas d'alcool, ou de l'alcool avec trop de parcimonie, pas de main-d'œuvre. On ferait des concessions sur le salaire qu'on n'en ferait pas sur l'eau-de-vie.

Nombre de chefs d'exploitation qui auraient dû faire des efforts pour remonter le courant, car enfin il y allait de leur intérêt à cause du rendement dans le travail, ont au contraire précipité le mouvement par leur exemple personnel ou par sentiment de popularité, quand ce n'était pas les deux ensemble.

Les énormes droits fiscaux actuels n'ont d'ailleurs à peu près rien pu faire pour enrayer le mal. Ces droits sont en effet quantité négligeable, eu égard à la prospérité inouïe dont jouit actuellement le paysan de nos régions. Comment celui-ci hésiterait-il à acheter un litre

de rhum ou de cognac 20 fr. quand il vend son beurre 18 fr. le kilo et ses vaches 3.000 francs.

Il faut convenir cependant que depuis la guerre, grâce à la disparition des réserves, à la réglementation sévère du bouillage de cru, et également dans une certaine mesure aux droits excessifs perçus par le fisc, la situation s'est sensiblement améliorée, mais du côté masculin seulement.

La femme, elle, a continué à boire comme par le passé, et même l'on peut dire que pendant la guerre l'alcoolisme féminin a très sensiblement progressé. Quand pendant les hostilités les réserves étaient au plus bas, la généralité des buveuses n'a jamais manqué d'alcool, sous une forme ou sous une autre.

La consommation de l'alcool par la femme pendant la guerre a d'ailleurs été favorisée par deux causes qui ne sont pas négligeables et qu'il y a lieu de citer ici.

Nombre de femmes touchaient chaque mois des allocations montant souvent à des sommes relativement élevées, qui, jointes au salaire de leur travail personnel, leur procuraient une aisance qu'elles n'avaient jamais connue jusque-là. Aussi celles qui étaient portées par habitude et par goût à l'usage de l'eau-de-vie avaient toujours soin de réserver une part appréciable de la somme touchée à l'achat de quelques bonnes bouteilles.

Dans un monde plus relevé, c'était une autre cause : Les maîtresses de maison ayant la charge d'une exploitation, étant donnée la disette de main-d'œuvre, étaient accablées de travail. Le temps bien souvent leur man-

quait pour préparer les repas comme à l'ordinaire. Il fallait aller au plus pressé, et c'était une impérieuse nécessité sous peine de laisser en souffrance les besoins les plus urgentes. Alors, rapidement, on absorbait quelques aliments mal préparés, et, pour compenser, on utilisait largement café et eau-de-vie. De cette façon des goûts se sont créés et des habitudes néfastes se sont contractées. A l'heure actuelle le pli est pris et il sera bien difficile de faire machine arrière.

Diagnostic -- Conduite à tenir de la part du Médecin

La maladie je viens de le prouver, existe donc d'une façon indiscutable, et, comme tout autre, relève de la compétence du médecin. Quel va être son rôle vis-à-vis d'elle ?

Disons-le de suite, il est délicat, difficile, et aussi ingrat que peu efficace en ce qui concerne la femme.

En effet, la femme buveuse, même affligée de ses nombreux malaises, fuit autant qu'elle le peut le médecin. Elle connaît la cause de ses misères et alors à quoi bon se dit-elle aller s'exposer à faire connaître son défaut ? Elle sait par elle-même qu'elle n'a qu'à s'abstenir de son alcool et que dès lors tout ira pour le mieux, mais si d'aventure poussée par le mari ou quelqu'un de l'entourage elle se présente à un examen médical, elle

mettra tous ses moyens en œuvre pour égarer le diagnostic.

En tout cas, s'il se défie de quelque chose, le médecin ne saurait user de trop de prudence dans son interrogatoire. Si la patiente en effet, s'aperçoit qu'il a vu juste, il y a des chances pour qu'il s'en fasse une ennemie. Et ce qu'il y a d'à peu près certain, c'est qu'il ne la reverra plus. Il faut en la circonstance, du savoir évidemment, mais bien plus encore de la prudence et du savoir faire.

Il y a lieu d'ailleurs de remarquer que la maladie chez la femme diffère souvent en certains points de ce qu'elle est chez l'homme ; c'est ainsi qu'elle paraît atteindre volontiers le système nerveux périphérique alors que l'encéphale et la moelle paraissent plus rarement touchés. Le tube digestif semble aussi mieux résister, la bouffissure de la face par contre plus accentuée. Ce sont là, il est vrai, des différences en plus ou en moins qui ne sont que relatives.

Si l'on se trouve en présence d'un cas d'intoxication peu avancée lorsqu'il n'existe encore que des soupçons, quel que soit le résultat de l'interrogatoire il faudra tenir grand compte de l'alimentation de la malade comparée à celle de son entourage. S'il s'agit d'une paysanne vivant et travaillant au grand air le dégoût de la viande sera pris en sérieuse considération. Mais un symptôme qui à mon avis prime tous les autres chez une femme qui n'est pas une cardiaque, c'est le foie sensible à la pression, surtout s'il est augmenté de

volume : conditions qui ne se réalisent guère l'une sans l'autre.

L'opinion du médecin étant faite, quelle conduite devra-t-il donc tenir ? Il y aura lieu de prescrire un régime approprié mais en glissant rapidement sur la question boisson. Il faut que vous paraissiez avoir trouvé une cause autre que l'alcool aux troubles accusés par la malade. De cette façon votre cliente vous reviendra, vous pourrez peut-être à la longue acquérir un certain ascendant sur elle et lui faire quelque bien, tandis que dans le cas contraire vous ne la reverrez plus.

Chez l'homme au contraire, dans la plupart des cas, c'est en indiquant sans réticence la cause du mal et en insistant sur la nécessité de revenir à la tempérance qu'on aura des chances d'obtenir les meilleurs résultats.

Du reste chez la femme, que l'alcoolisme soit ou non dépisté, les conséquences en resteront toujours identiques : c'est-à-dire résultat négatif sur toute la ligne. C'est le cas de rappeler à nouveau le vieux proverbe « Qui a bu boira ». Jamais on ne lui trouvera d'application plus juste ; Je tiens en effet de divers praticiens de la région qu'ils ne rappellent pas avoir jamais pu, quoi qu'ils aient fait, empêcher de boire une femme ayant des habitudes d'intempérance.

Les seules améliorations relatives qu'on pourrait obtenir, et combien rares, c'est dans le cas où la buveuse est intelligente et appartient à un entourage résolu à une active surveillance. De tout cela, il ressort que la femme alcoolique est pratiquement la plupart du

temps incurable, que quoi qu'on fasse, elle continuera toujours à boire.

Mon père à ce sujet a eu l'occasion de donner des soins à une jeune femme d'une trentaine d'années. Elle était atteinte de gastralgie intense d'origine éthylique qui souvent la faisait se tordre dans des douleurs épouvantables. Il lui fit observer que la cause de ses douleurs résidait dans le cidre et dans l'eau de vie qu'elle absorbait en très grande quantité et que si elle voulait voir la cessation de ses misères il fallait supprimer toute boisson alcoolique. Le traitement fut suivi pendant un court laps de temps et l'amélioration prévue se fit sentir mais les boissons défendues ne tardèrent pas à être reprises et les douleurs réapparurent de nouveau.

Il en fut ainsi pendant quelques mois. Finalement la malade fut immobilisée par une paraplégie et dès lors plus moyen pour elle de boire. Cependant à force de ruse elle arriva à faire tant et si bien que malgré les défenses formelles du mari elle arriva à pouvoir néanmoins se faire servir à boire comme précédemment préférant souffrir des tortures plutôt que de se priver d'alcool.

Un fait d'observation assez fréquente qui n'a pas été sans frapper nombre de médecins praticiens dans les petites villes ou les campagnes, là où quantité de gens se connaissent, c'est que nombre de buveurs vivants de la même vie, absorbant les mêmes liquides en quantité sensiblement les mêmes ne s'alcoolisent pas de façon identique. Les uns s'intoxiquent vite, d'autres plus len-

tement et d'autres enfin, ceux là en bien petit nombre, ne s'intoxiquent pas du tout, du moins en apparence. A quoi tient cette différence ?

En éliminant les questions d'idiosyncrasie connues qui existent dans le domaine de l'alcool comme dans celui d'autres substances toxiques, et la façon dont ce dernier est absorbé, à jeun ou mélangé à la masse des aliments, il y a lieu de remarquer que, toutes choses égales par ailleurs, un individu jeûné, homme ou femme, s'intoxiquera plus rapidement qu'un individu plus âgé. C'est ce qui explique que nos nouvelles générations résistent bien moins au toxique que celles qui les ont précédées.

Un exemple pris entre mille :

Un paysan jeune et robuste, ouvrier charpentier de son métier, épouse vers son âge de 30 ans, une veuve ayant à peu près le même âge, mère de deux jeunes garçons de 3 à 5 ans. Cette femme était propriétaire d'une ferme assez importante, sur laquelle elle récoltait tous les ans une quantité de cidre considérable pouvant être évaluée à un millier d'hectolitres, et d'excellent cru. Le nouvel époux était grand amateur et fort buveur de cidre, et de plus, homme d'esprit et de très agréables relations dans son monde. Il eut à son tour de cette union deux autres fils qui naquirent à deux ans de distance.

Il absorba journellement une grande quantité de son cidre, et ses enfants, beaux enfants alors, firent de même dès leur adolescence.

A leur âge de 20 ans, tous ces enfants étaient notoirement intoxiqués ; trois moururent avant d'arriver à la trentaine, l'un d'un mal perforant plantaire, point de départ d'un phlegmon, les deux autres de tuberculose pulmonaire après avoir eu des

crises de délirium trémens. Le quatrième résista plus longtemps; après avoir fait du délirium puis de l'aliénation mentale, il devint hémiplegique à 45 ans.

Le père qui buvait tout autant, sinon davantage, après avoir vu disparaître ses fils, mourut à son tour d'alcoolisme. Mais il avait atteint 65 ans.

Cet exemple me paraît suffisamment démonstratif. D'un autre côté les personnes robustes à estomac solide dont le bon appétit persiste résistent mieux que les délicats faisant aisément des troubles digestifs. Il y a aussi là question d'alimentation, de dilution de l'alcool dont il faut tenir compte.

Quoiqu'il en soit il existe des privilégiés, gens d'ordinaire robustes, à estomac puissant, vivant de la vie au grand air qui, quelles que soient les doses d'alcool absorbées et les formes sous lesquelles se fait cette absorption, ne s'alcoolisent point, du moins apparemment. Ils sont une exception, il faut en convenir, mais on ne peut nier le fait.

Mon père a connu dans ma ville natale, pendant plus de vingt-cinq ans, un vétéran des guerres du second Empire, grand et solide vieillard, maçon de son état, le plus grand alcoomane qui puisse se rencontrer, ayant ingurgité du cidre et de l'eau-de-vie en quantités fantastiques; et cela tous les jours de façon régulière. Eh bien, à 85 ans, il remplissait encore ses journées comme ouvrier paveur de la ville. Il mourait tout récemment âgé de 90 ans de dégénérescence du myocarde. Il s'était

arrêté depuis deux ans seulement et pour cause de cécité. Il n'était nullement alcoolisé.

Je pourrais encore citer l'exemple de quelques agriculteurs dans le même cas, atteignant un âge très avancé sans le moindre stigmate d'éthylisme, ou si peu, malgré l'énorme quantité de poison absorbé.

Ce sont là, il faut le reconnaître, des cas exceptionnels.

La femme présente-t-elle par rapport à l'homme des particularités sous ces différents rapports ? Il est assez difficile de le dire, personne sauf de rares exceptions ne pouvant savoir la manière dont elle s'intoxique, ni la quantité de poison qu'elle absorbe. Contrairement à l'homme qui à l'ordinaire opère au grand jour, sans honte ni respect humain, ou si peu, elle ne se livre à sa passion favorite que furtivement et quand elle est bien certaine de n'être pas vue. Aussi quelle quantité d'alcool absorbe-t-elle ? Mystère !

Quelques remarques au sujet du pronostic

Le médecin se trouve en présence d'un ou d'une malade bien et dument intoxiqué et à un degré plus ou moins avancé, il importe de savoir ce qu'il va advenir dans la suite.

Un certain nombre d'hommes, je l'ai dit, sont susceptibles de renoncer à leur défaut par le fait de la per-

suasion, quand on leur montre les gros inconvénients qui les attendent.

Pour les femmes, le médecin ai-je fait observer, ne peut à peu près rien dans ce sens. Mais il est des cas, tel qu'un changement de situation ou une surveillance active, où on peut arriver à mettre fin à la funeste habitude, et alors d'après l'état des lésions, quel pronostic porter ?

Il ne semble pas qu'il faille se laisser aller à un pessimisme exagéré. Nombre de malades avancés sont susceptibles par un régime approprié de revenir à un état à peu près normal. On obtient même des guérisons inespérées. Nombre de médecins de campagne, bons observateurs, connaissant bien leurs malades et pouvant les suivre pendant une longue suite d'années, sont unanimes sur ce point. Mon père a plusieurs fois eu l'occasion de voir des foies gros ou petits atteints de grosses lésions revenir en un ou deux ans à leur volume normal en même temps que tous les symptômes morbides s'atténuaient et finissaient par disparaître.

D'une façon générale l'alcoolisme par le cidre semble se guérir plus aisément et plus sûrement que celui qui est engendré par l'eau-de-vie. Nous laissons de côté volontairement celui que provoquent les liqueurs et en général tous les produits du commerce contenant des essences aromatiques que l'on n'a point l'occasion d'observer dans nos régions.

En somme, si du jour au lendemain les pommiers à

cidre passaient de vie à trépas et si toute fabrication d'alcool de bouche devenait interdite, il est à présumer que l'immense majorité des éthyliques reviendraient à la santé,

PROPHYLAXIE

Vis-à-vis d'un péril social aussi évident qui a une action indiscutablement funeste sur la race bas-Normande tant sous le rapport de la quantité que de la qualité, n'y aurait-il pas de remèdes ?

Evidemment oui.

Je n'ai pas la prétention de les passer tous en revue et de les discuter. J'indiquerai sommairement ceux qui, à mon avis, pourraient être les plus efficaces.

Il y en a de curatifs et de préservatifs.

Quoi qu'il en soit il serait temps et urgent que les pouvoirs législatifs s'occupent sérieusement de la question et édictent les mesures qu'ils trouveront les meilleures pour enrayer le mal.

On a il est vrai tenté de faire quelque chose dans cette voie mais combien timidement. Les mesures édictées ont tout juste montré que le législateur connaissait le danger et qu'il faisait preuve de bonne volonté pour le conjurer mais au point de vue pratique les résultats que l'on en a obtenus ont été à peu près nuls.

Dans le nombre de ces mesures je mentionnerai la propagande antialcoolique à l'école sous forme de conférences faites aux jeunes élèves par le maître d'école, et pour frapper davantage la vue et l'imagination de l'enfant, ces phrases brèves, à l'emporte pièce, en gros caractères montrant quelques-uns des dangers de l'alcool, écrites sur de longs tableaux appliqués aux murailles.

Tout cela, l'expérience le montre clairement, a été de nul effet. Le maître souvent, en présence de l'inutilité de ses efforts, les a peu à peu abandonnés. Un tel résultat est d'ailleurs facilement explicable : d'abord l'extrême jeunesse des élèves et ensuite l'influence prédisposante de l'éducation familiale sur celle de l'école sont des explications suffisantes. Les mêmes procédés employés à la caserne vis-à-vis des soldats auraient dû, semble-t-il donner de meilleurs résultats. Il n'en a rien été. Il faut donc trouver autre chose en constatant que les moyens de persuasion ont fait complètement faillite.

Par ces temps de législation fiscale à outrance le législateur devait inévitablement tomber ferme sur l'alcool en tant que boisson de luxe et boisson nuisible. Il y avait là pour le budget une ressource d'importance, et de plus, cet impôt était un impôt de moralité et d'hygiène.

Il n'y a pas manqué. Ce produit a été durement frappé et de toute manière ; on lui a octroyé un droit fixe de 1.000 fr. par hectolitre, plus la double taxe de luxe, sans

compter le 1 fr. 25 de chiffre d'affaires et autres petites misères de moindre importance.

L'effet de cette fiscalité outrance a porté certes un coup funeste à l'alcoolisme, mais pas aussi grand qu'on aurait pu le penser.

Chez l'homme l'effet est très appréciable. Les do-léances des tenanciers de débit en sont une bonne preuve. Mais chez la femme il en est autrement. Sa consommation n'en est guère devenue moindre sauf chez les personnes sans ressources vivant au jour le jour. De ce côté, il a bien fallu se mettre à la restriction pour raison budgétaire.

Mais chez les femmes de la classe aisée, en particulier chez la paysanne dont les bénéfices agricoles ont dans ces dernières années augmenté d'une façon fantastique, la consommation ne s'en est pas ressentie. Que lui importe de payer cher ? N'a-t-elle pas des billets plein les poches ? Et puis la dépense n'est pas si grande qu'on pourrait le croire. Le cultivateur aisé de nos régions est toujours plus ou moins bœuilleur de cru et alors il a droit à une franchise de 10 litres annuelle d'alcool absolu, qu'il augmente de ce qu'il peut tirer en fraude. Les cachettes ne lui manquent pas.

Et comme autre ressource d'importance et celle-là ne saurait être atteinte par le fisc, chacun à le cidre de sa propre récolte. N'oublions pas que tout buveur et buveuse sont gens de précautions soignant particulièrement les liquides qui leur flattent le goût, aussi se fabriquent-ils à chaque vendange un cidre de goût agréa-

ble et aussi fort en alcool que possible. Celui-là n'est jamais mouillé. Titrant de 5 à 6 o/o il peut à l'occasion remplacer l'eau-de-vie si elle vient à faire défaut. En tout cas il la complète de façon heureuse à l'ordinaire.

La femme généralement est moins grosse buveuse de cidre que l'homme, mais à force d'habitude et d'entraînement elle arrive à faire atteindre à son estomac une capacité et une endurance à peu près pareille.

Il y a là une source d'éthylisme à portée de toutes les bourses qui ne manque jamais pour qui sait user de précaution et que le fisc, malgré toute son ingéniosité n'atteindra jamais, car d'une part le cidre est classé boisson hygiénique, et d'autre part celui qui est le produit de sa récolte pourra toujours être consommé par son propriétaire et par son entourage du moment, sans aucune limitation. C'est un droit naturel qu'il paraît impossible de supprimer.

Malgré tout, les pouvoirs publics sont-ils désarmés contre une pareille source d'alcoolisme ? Directement oui je pense, mais indirectement non. Je montrerai comment plus loin.

Si les moyens de persuasion et les taxes de diverses nature se sont montrés insuffisants, il y aurait lieu d'y adjoindre la coercition.

Le législateur est bien entré dans cette voie en considérant l'ivresse publique comme un délit. Mais pour qu'il y ait délit, il faut deux choses : et l'ivresse, et la voie publique. Aussi le nombre de ces cas d'ivresse qui sont l'objet d'un procès-verbal est-il réellement infimes.

Et quelles pénalités encourent les délinquants ? Une amende dérisoire.

N'oublions pas que le gendarme d'aujourd'hui n'est plus le même que son ancêtre du temps du chansonnier Nadaud. Il était alors « sans pitié ». Depuis lors il a évolué.

L'ivrogne qu'il rencontre cuvant son vin bien tranquillement dans un creux de fossé n'est pas inquiété. Après tout, se dit le représentant de la loi, il ne fait de mal à personne qu'à lui-même, et puis à qui pareil accident n'arrive-t-il pas un jour ou l'autre. Et il passe sans voir. Sa main ne s'appesantit que sur le turbulent, particulièrement s'il est un obstacle à la circulation, ou sur celui qui, interpellé, n'est pas suffisamment déférent.

En cas de malheur, quelle pénalité ? Le violon municipal pour la nuit et une amende de quelques francs pour les jours suivants.

Le violon c'est l'abri pour la nuit. Ce n'est pas le confort évidemment, mais c'est tout de même mieux que les intempéries, et puis il faut remarquer que ces respectables citoyens n'ont pas l'épiderme sensible, et que ce court laps de détention ne ternira en rien leur honorabilité. La grosse affaire pour eux ce ne sera pas l'amende, mais le déplacement obligatoire, souvent d'une assez grande distance, pour venir s'entendre condamner.

On dira peut-être : la peine est douce pour une première fois, mais gare la récidive ! Qu'on se détrompe, la récidive pour ce genre de délit est en fait pratiquement inexistante.

Le législateur, plein de mansuétude pour cette catégorie de délinquants, ne l'a fixée qu'à la quatrième fois, et encore faut-il que la faute se produise quatre fois dans le même canton. Une douzaine de contraventions réparties également dans quatre cantons différents par exemple ne la caractérise pas.

Pratiquement ce genre de punition n'atteint pas la femme, car c'est chez elle qu'elle s'énivre, restant même souvent confinée dans un endroit retiré de son habitation.

Pour que la répression soit opérante, il faudrait renforcer les pénalités et encourager les agents verbalisateurs en leur accordant par exemple une partie de l'amende. Et cette amende, la faire supporter conjointement et solidairement par le coupable et celui qui lui aura donné ou vendu à boire. On obtiendra alors de ce fait bien certainement un résultat. Et en cas de récidive grossir à nouveau la peine. Par ce moyen on atteindrait les éthyliques par le cidre qui, comme je l'ai dit, échappent aux moyens fiscaux.

Ce n'est pas tout. Il faut se figurer qu'actuellement en Normandie comme en Bretagne et ailleurs probablement, l'ivresse est entrée dans les mœurs, et n'est plus du tout, loin s'en faut, considérée comme un défaut infamant chez l'homme. Chez la femme même, à force d'être fréquente, elle prend le chemin de se faire passer comme chose excusable. Il serait important de modifier la manière de penser sur ce point. C'est difficile, j'en

conviens, mais je ne crois pas que ce soit une impossibilité.

Il faudrait faire ressortir le caractère dégradant de ce vice et personne mieux que le tribunal qui viendrait de prononcer la condamnation ne pourrait s'acquitter de cette mission. Et la peine pour produire tout son effet devrait être rendue publique par l'insertion dans un journal et l'affichage dans un endroit public de la localité du coupable.

Ainsi donc avec les droits fiscaux et la répression sévère de l'ivresse on arriverait, je crois, non pas peut-être à guérir le mal, mais à l'endiguer.

Je ne voudrais pas omettre un autre moyen déjà envisagé depuis un certain temps, qui n'a pas encore été mis en pratique, du moins à ma connaissance, dans nos régions et que je crois susceptible d'amener de bons résultats. Je veux parler des débits et restaurants de tempérance. Les cafés, tout court, où se débitent les liquides les plus variés sont en nombre très disproportionné avec l'importance de nos populations. Et, il faut le reconnaître, ils vivent et souvent prospèrent. En les chargeant au point de vue fiscal on réduirait leur quantité et par ce fait on diminuerait les causes de tentation et on rendrait à un genre de vie plus utile nombre d'individus solides et robustes. On achalanderait ainsi indirectement les premiers qui remplaceraient les seconds avantageusement.

Seulement il faudrait s'entendre sur le terme de restaurant ou café de tempérance. Il ne suffirait pas qu'ils

s'abstiennent de mettre en vente tout produit à base d'eau-de-vie, car il ne faut pas perdre de vue qu'on s'alcoolise fort bien avec du cidre et du vin, dits boissons hygiéniques. Aussi serait-il à désirer que ces derniers liquides considérés comme à peu près nécessaires à notre alimentation, ne s'y débitent qu'étendus d'eau, dans la mesure où on les sert d'ordinaire sur les tables de famille.

En plus de ces diverses mesures que je pourrais appeler matérielles il en est une autre de nature toute morale qui à mon avis a une certaine importance.

« Quid leges sine moribus » disaient les anciens. Aussi dans le cas qui nous occupe, particulièrement pour ce qui est de la femme faudrait-il s'efforcer de réformer nos mœurs.

Il y a lieu en effet de remarquer que depuis une cinquantaine d'années surtout, les mœurs se sont très relâchées dans nos milieux ruraux, les vieilles traditions d'honorabilité considérées comme une chose plus ou moins sacrée dans les familles paysannes se sont trouvées progressivement oubliées, en même temps d'ailleurs que les croyances religieuses allaient en s'affaiblissant.

Comme conséquence de cet abaissement moral on a vu peu à peu s'étendre le règne d'Épicure et de Bacchus. Ayant perdu une base solide de morale, ces simples, la plupart du temps sans instruction, n'ont plus conservé que la crainte du gendarme. Aussi, ceux ou celles que leurs goûts portaient à la boisson s'y sont jetés sans autre règle que leur caprice, et le respect humain même chez la femme où il est pourtant si fort, n'a pas été une barrière suffisante.

À l'appui de cette opinion qu'on me permette de citer un exemple bien démonstratif.

Dans la commune où naquit mon père, où il a passé toute sa jeunesse et que ses ancêtres habitaient depuis fort longtemps, qui, il y a 50 ans comptait près de 800 habitants, il connaissait tout le monde. Elle offrait le type parfait de la vieille commune normande laborieuse et industrielle et par conséquent prospère. Éloignée de tout centre important les mœurs patriarcales s'y étaient parfaitement conservées. Située en plein centre de bouillage de cru il s'y fabriquait plus d'eau-de-vie de cidre que dans n'importe quelle autre de même importance. C'est dire que chez tout cultivateur, même le moindre, il en existait des quantités appréciables pour la vente.

Dire qu'il ne s'en consommait pas sur place serait erroné, et à l'occasion des fêtes de famille ou de corvées de travail, de temps à autre il se rencontrait bien quelques cas d'ivresse. Mais pas d'alcoolisme avéré à part chez une demi-douzaine d'individus plus ou moins tarés.

Aucune femme malgré que toutes maniaient l'alcool plus ou moins n'était buveuse et j'insiste sur ce point.

Aujourd'hui cette petite commune a comme beaucoup d'autres évolué, l'ambiance peu à peu l'a gagnée, les pratiques religieuses étant notamment en décroissance.

Toujours, sauf depuis la guerre et les récentes lois fiscales, on y a distillé comme par le passé, c'est-à-dire que la tentation provenant de la possession de l'eau-de-vie y est ce qu'elle était il y a 40 ou 50 ans, ni plus ni moins.

Eh bien, jetons un rapide coup d'œil sur l'état actuel de cette petite et banale commune.

Sa population de près de 800 habitants il y a 50 ans est tombée au dessous de 500 ; cette perte n'est pas due le moins du monde à l'émigration car si elle existe c'est comme échange, et il faut admettre que les gains compensent les pertes.

L'alcoolisme y sévit intensément : il n'y a pas d'années où il y ait un certain nombre de décès directement ou indirectement provoqués par cette cause.

Nombre d'habitants sont toujours pour la même raison dans un état de débilité physique ou intellectuelle plus ou moins accentuée et souvent les deux à la fois. On y rencontre notamment un certain nombre de femmes de bonne condition notoirement adonnées à la boisson, et quelques unes devenues de ce fait incapables de se diriger dans la vie.

La population y a diminué d'un tiers. Moins de bras et des bras moins vigoureux pour la culture du sol qui est ici l'unique occupation, et comme conséquence, terres moins bien soignées et rendement en notable diminution.

Et pourtant en ces 20 ou 30 dernières années la production du cidre et de l'alcool est restée la même avec répartition identique chez le récoltant.

Mais une chose a changé, c'est qu'alors, je veux dire il y a une cinquantaine d'années, c'était le régime de la tempérance.

Aujourd'hui c'est celui de l'alcoolisme.

Si j'ai pris l'exemple de cette commune c'est qu'elle m'est mieux connue que tout autre, mais au point de vue qui nous occupe elle est un tout semblable à ce qui se voit partout ailleurs.

CONCLUSION

Comme conclusion générale de cette brève étude, et après sérieuse documentation prise sur place, je peux affirmer ceci :

1°) L'alcoolisme sévit intensément en Basse-Normandie.

2°) Que la femme à l'heure actuelle lui paie son tribut presque à l'égal de l'homme.

3°) Qu'il y a de ce fait, principalement en ce qui concerne cette dernière un péril social dont il serait temps de s'occuper.

4°) Que l'alcoolisme chez la femme est plus difficilement déracinable que chez l'homme.

5°) Que les moyens actuellement employés pour endiguer le mal sont tout à fait insuffisants, et qu'il y a lieu de leur en adjoindre d'autres plus énergiques.

6°) Que ces moyens d'efficacité sont, à notre avis :

a) La suppression du privilège du bouillage.

b) La répression plus active et plus énergique de l'ivresse par le renforcement des pénalités.

c) Donner au délit d'ivresse le caractère infamant qu'il n'a plus du tout.

d) Faire les efforts nécessaires pour rétablir dans les masses une morale solide en grande partie disparue à l'heure actuelle, et contribuer ainsi au relèvement des mœurs.

Vu :

Le Président de Thèse,

F. BEZANÇON.

Vu :

Le Doyen,
ROGER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
APPEL.

Imprimerie Spéciale de la Librairie OLLIER-HENRY
26, Rue Monsieur-le-Prince, 26. -- Paris

